

Zeitschrift: Sinfonia : offizielles Organ des Eidgenössischen Orchesterverband =
organe officiel de la Société fédérale des orchestres

Band: 8 (1947)

Heft: 7-8

Artikel: François-Adrien Boieldieu

Autor: Fuchs, René

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-955780>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

François-Adrien Boieldieu

Boieldieu naquit à Rouen le 15 décembre 1775. Son père était secrétaire de l'archevêque de cette ville. Il devint enfant de chœur de la cathédrale et, doué d'une voix agréable, il reçut des leçons de musique de l'organiste Broche, assez brutal personnage qui traitait les enfants confiés à ses soins comme s'ils eussent été ses esclaves. Le jeune Boieldieu, dégoûté d'un tel traitement, s'échappa un beau jour et s'enfuit à Paris. Il avait alors entre quinze et seize ans. Recueilli dans la capitale par une vieille dame charitable, chez laquelle il habita pendant deux ans, tout en continuant ses études musicales, un peu en amateur, le fugitif retourna à Rouen à la mort de sa protectrice et y fit représenter, à l'âge de dix-huit ans, sa première oeuvre, un petit opéra, *La Fille coupable* (1793), pour laquelle son père avait écrit le livret. Un second opéra, *Rosalie et Myrsa*, donné en 1795, remporta un succès assez marqué, ce qui détermina notre musicien à retourner à Paris pour tenter sa chance. Bien introduit dans la maison Erard, rendez-vous de tout ce que Paris comptait alors de célébrités musicales, Boieldieu y fit la connaissance des plus grands maîtres de son art: Méhul et Cherubini. Ce fut là que le chanteur Garat fit entendre également les premières mélodies de Boieldieu. Le succès fut grand. Un éditeur se trouva sans peine et notre héros fut définitivement adopté par le grand public de la capitale. Deux opéras-comiques, *Les Deux Lettres* et *La Famille Suisse*, représentés, l'un en 1796 et l'autre en 1797, obtinrent un grand succès, grâce aux qualités maîtresses de leur auteur, ce don de la mélodie fraîche et gracieuse. Mais c'est avec *Zoraïme et Zulnare* (1798) que Boieldieu eut un succès définitif et montra le mieux toute l'étendue de son talent. En 1800, c'est le *Calife de Bagdad* et, à la même époque, paraissent diverses oeuvres instrumentales, sonates pour piano, concerto, morceaux pour harpe, etc. En 1802 se produit un événement qui va pour un temps modifier sensiblement l'orientation de notre auteur. Il épouse la danseuse Mafleuroy. Cette union ne fut guère heureuse. Pour éviter de perpétuelles querelles, Boieldieu s'enfuit à Saint-Pétersbourg, où on lui avait proposé une situation avantageuse. Il y restera jusqu'en 1810. Nommé compositeur de la Cour, aucune des oeuvres de cette époque n'eut un succès durable. Boieldieu les fit tout de même graver et l'exemplaire que nous possédons, qui porte la signature autographe de Boieldieu, est justement une des pièces de cette époque, en voici le titre: *Partition complète de La Jeune Femme Colère, comédie en un acte de M. Etienne. Mise en Opéra à St-Pétersbourg par M. Claparède. Dédié à sa Majesté l'Impératrice Elisabeth Alexiewna par A. Boieldieu, Maître de Chapelle de Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies, et Membre du Conservatoire de Paris.*

Cette partition au titre interminable a encore ceci de particulier, c'est qu'elle nous montre qu'elle fut éditée par une espèce de coopérative de musiciens, un essai sans doute pour se libérer de l'habituelle exploitation

des infortunés auteurs. En effet, le bas de la page du titre nous apprend que «la partition est en vente au magasin de musique dirigé par MM. Cherubini, Méhul, Kreutzer, Rode, Nicolo et Boieldieu, rue de la Loi, vis-à-vis celle de Ménars». Je suppose que la direction commerciale était assumée par Cherubini, dont la ladrerie était proverbiale et le sens pratique à proportion.

En 1812, Boieldieu obtient un triomphe avec Jean de Paris. En 1817, il est appelé à succéder à Méhul, comme professeur de composition, au Conservatoire de Paris. Il est temps de parler de la science de ce musicien. A vrai dire, sa formation fut surtout intuitive et autodidactique. Il ne fut jamais très ferré sur le contrepoint. Il avait appris l'indispensable, au cours des leçons de Broche et avait su profiter des conseils de Méhul et de Cherubini; mais n'avait jamais été leur élève. Boieldieu connaissait ses limites. Aussi, pour justifier aux yeux du public et de ses rivaux, le choix flatteur dont il venait d'être l'objet, voua-t-il un soin tout particulier à la composition de son prochain ouvrage, Le Chaperon Rouge. La première eut lieu en 1818. Ce fut triomphal. Boieldieu sortait vainqueur de cette épreuve de capacité. Enfin, en 1825, La Dame Blanche couronne dignement l'ensemble de ses oeuvres à succès. Désormais, sa carrière de compositeur est près de se terminer. En 1829, Les Deux nuits obtiennent à peine un succès d'estime. Boieldieu, sagement, comprend. Il renoncera désormais au théâtre. Il donne vers la même époque sa démission de professeur au Conservatoire. Une année après la mort de sa première femme dont il vivait toujours séparé, un mariage plus heureux avec la cantatrice Phillis lui avait permis de reconstituer un plus heureux foyer. Le temps de la retraite est là. A son départ du Conservatoire, on lui avait donné une assez forte pension; mais elle fut diminuée déjà sensiblement l'année suivante. Le Roi lui servait bien, ainsi que le directeur de l'Opéra-Comique, une pension supplémentaire, mais il les perdit toutes deux, lors des événements de 1830. En sorte que les dernières années de sa vie ne furent point exemptes de soucis. Pour vivre, il dut demander sa réintégration au Conservatoire. On agréa sa demande; mais peu après, Boieldieu mourut d'une laryngite tuberculeuse.

On lui rendit de grands honneurs après sa mort. La cérémonie funèbre fut célébrée aux Invalides. On y exécuta le fameux Requiem, de Cherubini. Une statue lui a été élevée à Rouen, sa ville natale, en 1839. Ses principaux élèves furent Adam, Fétis et Zimmermann.

Outre les principales oeuvres dont nous avons parlé, Boieldieu collabora pour une foule de productions musicales, avec tous les musiciens de son temps: Méhul, Cherubini, Catel, Kreutzer, Nicolo Isouard qui fut longtemps son rival, Hérold, Berton, Auber, etc., etc. Bien des musiciens ont eu plus de science, mais peu l'ont égalé par le charme mélodieux de certaines de ses cantilènes. Longtemps encore certaines d'entre elles feront le plaisir auditif des mélomanes qui, sans chercher la quintessence et sans paraître goûter ce qui les dépasse, avouent franchement que la musique ne saurait être pour eux une chose ennuyeuse ou un théorème insoluble. René Fuchs.